



Réjane Roure (dir.)

Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale Hommages à Michel Bats

Publications du Centre Camille Jullian

Noms de personnes et identités dans les inscriptions d'Olbia de Provence (IV^e-I^{er} s. av. J.-C.)

Clément Sarrazanas

DOI : 10.4000/books.pccj.5742

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian

Lieu d'édition : Aix-en-Provence

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 6 avril 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788049



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SARRAZANAS, Clément. *Noms de personnes et identités dans les inscriptions d'Olbia de Provence (IV^e-I^{er} s. av. J.-C.)* In : *Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale : Hommages à Michel Bats* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2015 (généré le 08 avril 2020).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/5742>>. ISBN : 9782491788049. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.5742>.

Noms de personnes et identités dans les inscriptions d'Olbia de Provence (IV^e-I^{er} s. av. J.-C.)*

Clément Sarrazanas

Doctorant Université Montpellier 3, EA CRISES

Résumé

Cette contribution présente un certain nombre de graffites alphabétiques grecs gravés sur céramique, retrouvés lors des fouilles de la colonie massaliète d'Olbia de Provence. Pour la plupart inédits, les graffites retenus sont des marques de propriété datés entre le IV^e et le I^{er} s. av. J.-C., qui révèlent sous forme abrégée des noms de personnes. Ces anthroponymes sont clairement à consonance hellénique, à l'exception de quelques cas douteux discutés en détail. Plusieurs d'entre eux trouvent des parallèles avec des noms bien attestés dans le domaine phocéen d'Occident ; les graffites d'Olbia paraissent donc s'inscrire dans la tradition onomastique des cités massaliètes, jusqu'à la fin de l'époque hellénistique.

Mots-clés : colonisation grecque, Olbia de Provence, épigraphie, onomastique, graffites, marques de propriété

Abstract

This paper presents some Greek alphabetical graffiti carved on ceramics that have been found during archaeological excavations in the Massalian colony, Olbia de Provence (France). Those mostly unpublished graffiti, dated from 4th to 1st century BC are property marks, generally a person's name in an abbreviated form. These names are clearly hellenic, excepted some dubious cases that are discussed in greater detail. Some of these graffiti can be paralleled with well-attested names from western Phocaeen cities. Graffiti from Olbia are therefore representative of the onomastical tradition of the Massalian cities, until the end of the Hellenistic period.

Keywords: greek colonization, Olbia de Provence, epigraphy, onomastics, graffiti, property marks, Greek Personal names

* Il m'est particulièrement agréable d'avoir l'occasion de rendre hommage à Michel Bats, dont l'accueil chaleureux et bienveillant à Olbia aura profondément marqué mon parcours universitaire et archéologique. Je ne saurais remercier assez le φίλτατος διδάσκαλος qui eut l'amitié de me confier le dossier des inscriptions d'Olbia. Mes remerciements vont aussi à Christophe Chandezon, Réjane Roure et Henri Tréziny pour leur aide et leurs suggestions extrêmement précieuses.

Le site d'Olbia de Provence (Hyères, Var), comme la plupart des autres cités phocéennes et massaliètes d'Occident, a livré peu d'inscriptions sur pierre : tout juste une dizaine en comptant les inscriptions grecques et latines. Ce maigre corpus épigraphique s'enrichit en revanche considérablement de tous les graffites inscrits sur céramique, retrouvés en nombre lors des fouilles archéologiques menées sur le site par Jacques Coupry, de 1956 à 1972, puis, à partir de 1982, par Michel Bats. Sur l'ensemble des tessons retrouvés, on a ainsi pu recenser deux cent quarante-deux graffites alphabétiques grecs comportant au moins une lettre lisible.

La plupart de ces graffites ont été gravés après cuisson, avec une pointe métallique, sur les parois ou sous le pied de la céramique. On a retrouvé la grande majorité de ces inscriptions sur des céramiques dites « campaniennes », produites dans la région de Naples entre le IV^e et le I^{er} s. av. J.-C., principalement des campaniennes A (CAMP-A)¹, mais aussi des campaniennes B (CAMP-B). Les graffites retrouvés lors des fouilles menées par Jacques Coupry ne peuvent être datés précisément d'après la stratigraphie : dans la plupart des cas, c'est donc l'identification et la typologie du support céramique qui fournit un repère de datation². Ces fourchettes chronologiques, parfois étendues, demeurent insatisfaisantes, puisqu'une même céramique a pu servir de nombreuses années, ou avoir été transmise entre générations, sans que l'on sache à quel moment le graffite a été inscrit. Pour les graffites trouvés au cours des fouilles menées par Michel Bats, la datation par le contexte stratigraphique offre plus de précision, mais avec les mêmes réserves que précédemment : le contexte de la trouvaille ne fournit jamais qu'un *terminus ante quem* pour la datation du graffite.

Le présent article s'attache à l'étude des documents inscrits pendant la phase proprement grecque d'Olbia, depuis sa fondation vers 325 av. J.-C. jusqu'à la période augustéenne, qui marque sur le site la quasi-disparition des céramiques campaniennes en même temps qu'une grande raréfaction des graffites sur céramique ; c'est aussi le moment où apparaissent quelques graffites en caractères latins. La période retenue est donc celle pour laquelle nous avons le plus de chances de rencontrer des inscriptions en alphabet et en langue grecs³.

1 Pour désigner le type et la forme du support céramique des graffites, nous suivons les abréviations et les classifications définies dans le *DICOCER*.

2 L'identification typologique et la datation des supports céramiques présentés dans cet article ont été effectuées par Michel Bats en juillet 2009.

3 La forme des caractères dans les graffites olbiens est relativement homogène pour toute la période hellénistique, et correspond largement à l'alphabet ionien usité pour noter la *koinè*, comme dans

Sur les 242 graffites alphabétiques retrouvés, seulement cent trente et un comportent deux lettres et plus, et 51 en comportent trois et plus. Nous avons choisi de ne commenter dans le présent travail, sauf exception, que des graffites comportant au moins trois lettres. Cette limitation, bien que relativement arbitraire, permet toutefois d'écarter la grande majorité des marques commerciales⁴ (et donc gravées en dehors du site), et de retenir avant tout, avec une confiance raisonnable, les graffites de propriété inscrits par les habitants d'Olbia. Nous avons également écarté les inscriptions qui n'étaient clairement pas des marques de propriété, comme les abécédaires, les exercices d'écriture ou encore les suites de lettres ne formant pas de syllabes, et qui sont sans doute des documents de comptes.

Plus épineuse est la question de certains graffites ambigus, que l'on pourrait *a priori* lire aussi bien comme une dédicace abrégée que comme une marque de propriété. C'est le cas, par exemple, d'un graffite comme HPA[-] (i 88), où l'on pourrait hésiter entre un nom de divinité (Héra ou Héraklès, à restituer alors au datif) et un anthroponyme théophore (avec par exemple un banal Héraklitos, attesté parmi les fidèles de l'Acapte ; le nom serait alors à restituer au nominatif ou au génitif). Jacques Coupry avait tendance à lire ces graffites douteux comme des dédicaces avec des noms de divinités abrégées, et privilégiait cette dernière interprétation dès qu'elle était possible (Coupry 1970 et 1992). À Olbia, pourtant, la plupart de ces tessons inscrits ont été retrouvés dans un contexte archéologique domestique : cet élément semble donc plutôt écarter, en général, la possibilité d'y lire des dédicaces à des divinités, un type de document que l'on s'attendrait plutôt à retrouver à l'intérieur ou à proximité des sanctuaires. De plus, la comparaison avec le sanctuaire de l'Acapte montre que les Olbiens écrivaient en toutes lettres le nom du dieu Aristée lorsqu'ils lui consacraient des céramiques comme offrandes. Même si cela n'est pas impossible en soi, on comprendrait mal pourquoi ils se mettraient soudain à abrégé les noms des divinités une fois revenus dans l'enceinte de leur cité.

le reste du monde grec. Les alpha à barrette droite, majoritaires, côtoient cependant une grosse minorité d'alpha à barrette brisée. Les epsilon sont parfois – mais rarement – lunaires. On notera également quelques traits récurrents : les sigma sont exclusivement lunaires ; les oméga sont tous de forme cursive.

4 D'après les travaux fondateurs de Johnston, les graffites à caractère commercial prennent souvent une forme particulière (monogrammes, signes non alphabétiques), et consistent rarement en des suites de plus de deux lettres (cf. Johnston 1979 et 2006). Toujours selon cet auteur, ces marques se retrouvent presque exclusivement sous le pied de la céramique, ce qui ne constitue pas la majorité des cas pour les graffites ici retenus.

Malgré les critères de sélection adoptés, les difficultés d'interprétation de ces marques de propriété demeurent évidentes : pour des textes aussi courts, il est souvent malaisé d'identifier avec précision l'anthroponyme qui a été abrégé. L'absence quasi-systématique de désinence nous confronte à plusieurs problèmes, comme le sexe du scripteur, ou le cas grammatical du nom abrégé : était-il écrit au génitif ou au nominatif ? Lorsqu'elles sont complètes, les marques de propriété sont communément exprimées avec un génitif, marquant la possession. Mais il arrive aussi relativement fréquemment que des graffites de propriété soient exprimés au nominatif⁵. La question peut avoir son importance, comme nous le verrons, dans le cas de certains graffites qui pourraient être lus soit comme des noms courts complets au nominatif, soit comme des noms plus longs au génitif, abrégés et réduits aux premières syllabes⁶.

En dépit des difficultés évoquées, la mise en série et l'étude de ces graffites apportent plusieurs enseignements, notamment sur la population (alphabétisée) d'Olbia. Surtout, ces témoignages écrits permettent de compléter notre connaissance des pratiques onomastiques des Olbiens et, par extension, ils viennent enrichir le corpus des anthroponymes grecs attestés dans les cités phocéennes d'Occident⁷.

Enfin, il convient de rappeler que les inscriptions présentées ici constituent une sélection des documents olbiens les plus lisibles ou les plus intéressants concernant l'onomastique massaliète. Le présent travail, qui sera nécessairement complété⁸, n'a pour ambition que de proposer un premier aperçu de la question.

5 Voir par exemple Lang 1976, p. 26-27, qui recense 40 % de marques de propriété exprimées au nominatif parmi les graffites de propriété retrouvés sur l'agora d'Athènes (contre 57 % au génitif).

6 Voir ci-après un cas douteux comme ΚΛΕΑ (i 816).

7 Si des savants, et des plus illustres, ont déjà étudié plusieurs caractéristiques de l'onomastique phocéenne, il n'existe toujours aucun catalogue qui dresserait une liste de tous les anthroponymes attestés dans les colonies occidentales de Phocée. Même une somme scientifique telle que le *LGPN* ne recense pas les noms connus à Marseille. Clerc (1927-1929), le premier, avait réuni un certain nombre d'anthroponymes massaliètes connus par des inscriptions lapidaires ; son travail a été complété et corrigé par Robert 1968, qui demeure la référence des travaux sur l'onomastique marseillaise. Depuis, les principales avancées ont été apportées par Coupry, Giffault 1982 (sur la « clientèle » du sanctuaire d'Aristée), Hermary, Tréziny 2000 (sur les anthroponymes en rapport avec des divinités), *CAG* 13/3, p. 169 (rapide catalogue des noms grecs attestés à Marseille) et del Barrio Vega 2007 (sur les particularités dialectales des noms phocéens).

8 Le corpus exhaustif des inscriptions et des graffites olbiens sera publié dans l'ouvrage de synthèse : M. Bats (dir.), *Olbia de Provence à l'époque hellénistique* (en préparation).

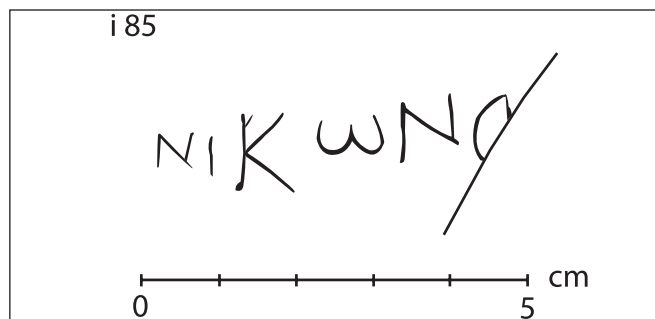


Fig. 1. Graffite i 85, ΝΙΚΩΝΟ[Σ], sur CAMP-A 5/7 (dessin Cl. Sarrazanas).

Une onomastique clairement hellénique

Comme attendu dans un site fondé et occupé par des Grecs, les inscriptions et les graffites de propriété révèlent des noms bien grecs, aux racines phonétiques et sémantiques aisément reconnaissables.

Malheureusement, les documents retrouvés à Olbia même (hors sanctuaire de L'Acapte) ont livré peu de noms complets. Εὐτύχης (ou, au féminin, Εὐτύχη), vraisemblablement le destinataire d'une lettre sur *ostrakon*⁹ (i 451), porte un nom qui signifie « heureux, prospère », parfaitement bien attesté dans le monde grec. Le nom Νίκων, quasiment complet sur la panse d'une CAMP-A (graffite ΝΙΚΩΝΟ[Σ], i 85 ; **fig. 1**), est formé sur le terme νίκη, « la victoire ». Νίκων, « le victorieux », est là encore un anthroponyme fréquent. La tablette de défixion judiciaire¹⁰ retrouvée dans le « sanctuaire de l'Ouest », et datée des II^e-I^{er} s. av. J.-C., a livré quatre noms différents complets : Ἀριστίων (formé sur le superlatif ἄριστος, « le meilleur »), deux Διονύσιος (nom théophore renvoyant à Dionysos), Ἡραύλος (qui constitue vraisemblablement une forme hypocoristique du nom d'Héraklès, ou de l'un de ses dérivés¹¹), Καλλίστρατος (formé à partir de l'adjectif καλός, « beau », et de στρατός, « l'armée »), auxquels il faut ajouter un incomplet Ποσιδων..., mais qui, vu

9 Jacques Coupry y voyait, plutôt qu'un nom propre, une formule de salutation, équivalente d'εὐτύχει (Coupry 1970, p. 145). Cette interprétation se heurte toutefois à des problèmes de morphologie et d'orthographe, et demeure bien moins convaincante qu'une adresse au destinataire (voir le commentaire de Jean-Claude Decourt, *IGF* 71).

10 Le texte complet est publié dans Bats, Giffault 1997 (= *IGF* 70).

11 Cette étymologie est confirmée par plusieurs témoignages de grammairiens et de lexicographes, comme par exemple Hésychius, qui donne s. v. Ἡραύλλον · ὑποκοριστικῶς τὸν Ἡρακλέα (« Héryllos : forme hypocoristique d'Héraklès »). Le nom est le plus souvent écrit avec deux lambda, parfois avec un seul ; il doit vraisemblablement s'agir du même nom dans tous les cas, avec le suffixe diminutif -ύλος ou -ύλλος, tous deux habituels dans la formation des noms grecs (tout comme on trouve, à côté du très fréquent Θράσυλλος, quelques occurrences de Θράσυλος).

la faiblesse de la lacune, ne saurait être restitué qu'en Ποσιδῶν[αξ] ou Ποσιδῶν[ιος], noms théophores formés sur Poséidon. Tous ces noms sont formés sur des racines tout à fait banales et fréquentes dans l'onomastique grecque. À l'exception d'Ἡρῦλος¹², ces anthroponymes se révèlent par ailleurs extrêmement souvent attestés dans l'ensemble du monde grec, particulièrement à l'époque hellénistique.

Enfin, on mentionnera pour mémoire une possible Μνησινὴ, sur un *ostrakon* (i 115) de déchiffrement et d'interprétation malaisés. Jeanne et Louis Robert, ou plus récemment Jean-Claude Decourt ont ainsi rejeté la lecture du nom (au génitif) Μνησινόνης plusieurs fois présentée comme certaine par Jacques Coupry¹³. Si le nom sonne parfaitement grec, il n'est attesté que par une seule mention de Plutarque, lequel indique qu'il s'agit, selon les érudits de son temps, du nom primitif de Léda (Plutarque, *Les oracles de la Pythie*, 14), ce qui fragilise encore la validité de cette lecture¹⁴. De plus, l'*ostrakon* pourrait être, d'après Jacques Coupry, un exercice scolaire, par conséquent sans lien avec l'onomastique olbienne. On évitera donc d'accorder trop d'importance à ce document dans le cadre de notre propos.

Les constats établis jusqu'ici se vérifient encore aisément à la lecture des marques de propriété gravées sur céramique, même abrégées. Cette identification est particulièrement facile avec des noms théophores, mieux reconnaissables : c'est le cas des graffites ΔΗΜ[-] (i 45, hell.) qui renvoie vraisemblablement à Déméter ; ΔΙΟΓΕΝ[-] (OLB 03, 61138, II^e s. av. J.-C.), à Zeus ; ΔΙΟΝΥ[-] (i 609, II^e-I^{er} s. av. J.-C.), à Dionysos ; ΗΡΑ[-] (i 88, hell.), à Héra ou Héraklès, ou encore ΠΥΘ[-] (i 723, II^e-I^{er} s. av. J.-C.), qui fait écho à l'épiclese d'Apollon Pythien.

L'origine grecque des noms portés par les habitants d'Olbia se vérifie encore pour des graffites suffisamment développés (en général d'au moins trois lettres). On trouve ainsi des cas clairs, comme ACTY[-] (i 254, hell.), formé sur le nom ἄστυ, « la ville » ; ΚΛΕΑ (i 816, hell.), sans doute de κλέος, « la gloire » ; ΠΟΛΥ[-]

(i 95, fin du I^{er} s. av. J.-C.), de l'adjectif πολύς, « nombreux » ; CΘΕ[-] (i 472, hell.) de σθένος, « la force » ; CTP[-] ; (i 625, i 868 et i 458, tous hell.), vraisemblablement de στρατός, « l'armée » ; ou encore ΦΙΑ[-] (i 789, II^e s. av. J.-C.), de φίλος, « ami » (cf. l'Annexe pour les restitutions possibles). On notera, une fois de plus, la grande banalité de la plupart de ces racines et phonèmes dans l'anthroponymie grecque en général, notamment pour l'époque hellénistique.

La situation particulière d'Olbia, cité massaliète installée en milieu gaulois, a depuis longtemps soulevé la question de la composition de la population du site, et notamment de la possible présence, parmi les habitants grecs, d'éléments indigènes qui auraient pu venir s'installer dans la cité (comme cela a pu être par exemple le cas à Emporion, où Grecs et indigènes Ibères cohabitèrent et finirent par former une population mêlée, aux dires de Strabon, III, 4, 8). Jacques Coupry évoquait ainsi, à propos justement des graffites d'Olbia, la question de « la présence des langues (grecque, celtique, ligurienne, ibérique...), ou l'emploi des caractères grecs et non grecs » (Coupry 1970, p. 144), question renouvelée par la découverte postérieure des dédicaces du sanctuaire d'Aristée, où sont apparus quelques fidèles portant des noms gaulois, mais écrivant en grec¹⁵.

On sait que les Celtes du Midi se sont mis à pratiquer l'écriture tardivement, surtout à partir du II^e s. av. J.-C., et, dans de nombreux sites de la Gaule méridionale, on a retrouvé des graffites sur céramique écrits en gallo-grec¹⁶. Des Gaulois du voisinage d'Olbia auraient pu venir s'installer dans la ville, où ils auraient eux aussi marqué leur vaisselle, en utilisant des caractères grecs pour transcrire leurs noms celtes, soit qu'ils connussent déjà l'alphabet gallo-grec, soit qu'ils eussent appris sur place l'usage de l'alphabet grec.

Toutefois, ce scénario ne trouve aucun support dans la documentation écrite d'Olbia : aucun graffite retrouvé sur le site ne révèle à coup sûr un ou des phonèmes celtes (contrairement à L'Acapte, ou à d'autres sites indigènes du Midi de la Gaule). Tout au plus peut-on relever quelques rares cas douteux, où l'on ne peut trancher avec certitude entre racines grecques et racines gauloises.

Le graffite OY[-], particulièrement représenté à Olbia (5 occurrences au moins d'époque hellénistique) s'avère relativement ambigu, puisque très peu de noms grecs commencent par cette syllabe. En revanche, plusieurs

12 Bien que rare en général, le nom Ἡρῦλος est porté par un archonte de Delphes (V^e s. av. J.-C., cf. *FD* III 4.369), et par un Platéen (IV^e s. av. J.-C., cf. *IG* II² 10092) ; il est encore attesté à Himère, au II^e s. apr. J.-C. Les différents éditeurs hésitent d'ailleurs parfois sur la nature de l'esprit, sur la place de l'accent, et sur le nombre de lambda dans leurs transcriptions en lettres minuscules.

13 Voir Coupry 1970, p. 145 (cf. J. et L. Robert, *Bulletin Épigraphique* 1971, 728), et, en dernier lieu, *IGF* 72 (dont l'auteur n'a pu voir le document original, et qui propose une lecture moins assurée).

14 En dépit de l'existence du proche Μνησινός, attesté au IV^e s. av. J.-C. à Athènes et à Apollonia de Thrace.

15 J. Coupry dénombrait 225 noms (liste complète dans Coupry, Giffault 1982), parmi lesquels 22 ou 23 celtiques. Pour un commentaire sur les anthroponymes non helléniques dans les inscriptions de l'Acapte, voir Coupry, Giffault 1984. Sur les dédicaces faites en grec par les fidèles portant des noms gaulois, voir Bats 2010b.

16 Cf. Bats 2003 et Bats 2004.

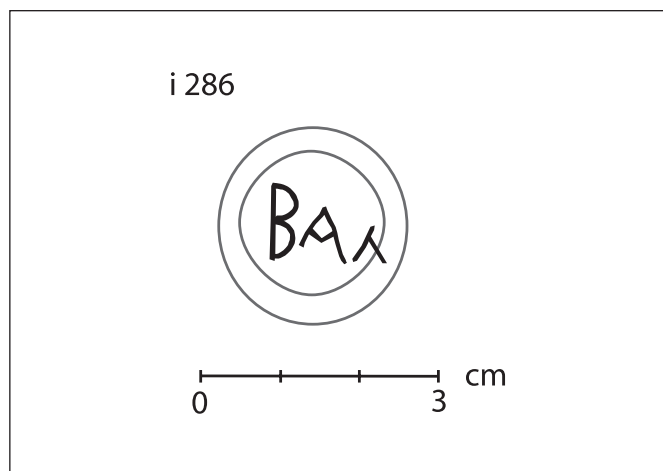


Fig. 2. Graffite i 286, BAΛ[-], sur fond de lampe de CAMP-A (dessin Cl. Sarrazanas).

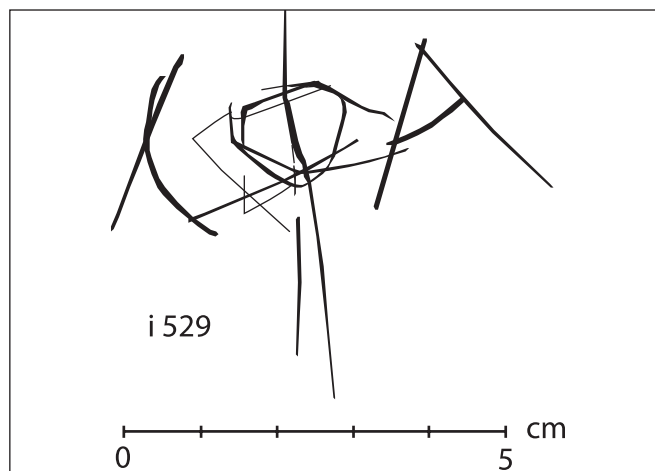


Fig. 3. Graffite i 529, CΦΑ[-], sur CAMP-B1 (dessin Cl. Sarrazanas).

anthroponymes celtes du Sud de la Gaule débutent, justement, par le son /ul/ (*Ouloodos* à Lattes, *Ourit*[-] à Saint-Blaise, *Ourou*[-] à Beaucaire), ou, plus souvent, par le digramme OY pour transcrire le son /w/, inexistant en grec (*Ouelaunos*, *Oueninos* ou *Ouibotnos* à l'Acapte, *Ouebro*[-] à Tholon, *Ouanaikos* à Nîmes). On pourrait donc être tenté de voir là la trace d'une présence celte à Olbia.

Mais le nom grec Ούλις, rare ailleurs, est particulièrement bien représenté dans le domaine massaliète (dix attestations à l'Acapte, deux à Marseille, quatre à Vélia), avec son dérivé Ουλιάδης (deux exemples à Marseille, un à Vélia)¹⁷. Il semblerait donc difficile, *a priori*, de trancher entre l'une et l'autre interprétation. Mais l'absence de toute autre trace de phonème gaulois sur le site, ainsi que la grande popularité d'Ούλις dans les cités phocéennes, nous conduisent plus volontiers à y voir l'abréviation de ce nom grec.

Le cas du graffite BAΛ[-] (i 286, hell. ; **fig. 2**), inscrit sous le pied d'une lampe de CAMP-A, ne paraît pas à première vue poser de problème. Des noms grecs en Βαλ... existent, même s'ils sont relativement peu nombreux et peu répandus. Les mieux attestés, Βάλακρος ou Βάλαγρος, sont des anthroponymes d'origine macédonienne, qu'il serait étonnant de retrouver à Olbia. On trouve aussi, en Ionie, un unique Βάλαιθος à Éphèse

(dès le IV^e s. av. J.-C.) ; Βάλλας et Βάλλις à Colophon (IV^e s. av. J.-C.) ; ou Βαλλίων, encore à Colophon (IV^e s. av. J.-C.) et à Smyrne (I^{er} s. av. J.-C.). Les noms grecs en Βαλ... semblent donc surtout se rencontrer dans cette région de l'Ionie dont Phocée faisait également partie.

En réalité, un élément surtout peut faire douter du caractère grec de ce nom : le site languedocien d'Ensérune a en effet livré, lui aussi, un graffite BAΛ[-], en caractères grecs, sur un cratéristique attique à vernis noir (daté de 375-350 av. J.-C.). Selon C. Ruiz Darasse, qui n'envisage pas la possibilité de l'abréviation d'un nom grec, « il peut s'agir tout aussi bien d'un début de nom ibère, comme d'un nom gaulois »¹⁸. Si l'hypothèse d'un nom ibère vient naturellement à l'esprit dans le contexte d'Ensérune, où l'on ne connaît pas de nom grec¹⁹, elle semble en revanche improbable à Olbia, où, à l'inverse, aucun nom ibère n'est attesté. En considérant même le seul cas d'Ensérune, l'hypothèse d'une inscription en « alphabet gréco-ibérique », proposée par Ruiz Darasse 2010 et envisagée par Bats 2011, p. 210 n. 24 serait un exemple unique sur le site. L'existence du parallèle

17 Sur l'anthroponyme Ούλις, son rattachement à Apollon Ούλιος, et sa popularité dans les cités massaliètes, voir Masson 1988, Hermary, Tréziny 2000, p. 153-154, Morel 2000a p. 43-44, Morel 2000b, Morel 2005 (actuellement la synthèse la plus complète sur ce nom et ses dérivés, dans le domaine phocéen), ainsi que del Barrio Vega 2007, p. 23.

18 Cf. Ruiz Darasse 2010, p. 340, qui propose des parallèles ibères et gaulois ; photographie et description de la céramique dans Dubosse 2007, p. 286.

19 Même si le site pourrait avoir livré des inscriptions grecques encore non publiées, aux dires de Ruiz Darasse 2010, p. 337 : « le dossier épigraphique complet du site n'est pas connu. Notamment, l'épigraphie latine n'est pas publiée, pas plus que l'épigraphie grecque. [...] Les réserves débordent encore d'inscriptions à étudier. »

olbien²⁰ semble encore fragiliser cette interprétation. On imaginerait mieux qu'il puisse s'agir du début d'un nom celte : pour le graffite d'Ensérune, le scripteur, gaulois, aurait pu apprendre le grec au contact des Marseillais (lors d'échanges commerciaux ?), et aurait ensuite inscrit son nom abrégé dans l'alphabet qui lui était le plus familier, plutôt qu'en ibère. À Olbia, il pourrait facilement s'agir d'un Gaulois du voisinage qui aurait, lui aussi, appris le grec, ou bien le gallo-grec. Ce scénario, qui n'est pas impossible *a priori*, se heurte toutefois à un problème de chronologie, puisque les Gaulois du Languedoc semblent commencer à écrire en caractères grecs seulement à partir de la fin du III^e s. au plus tôt²¹, ce qui correspond mal avec la datation de la céramique d'Ensérune.

La solution la plus simple reste de considérer que, dans les deux cas, nous avons affaire à des Grecs, sans doute des Massaliètes : un commerçant installé à Ensérune dans le milieu du IV^e s. dans le premier cas, et un habitant d'Olbia à l'époque hellénistique dans l'autre, tous deux porteurs d'un nom grec, ionien, en Βαλ... . Ce serait ainsi la façon la plus naturelle d'expliquer l'usage des caractères grecs dans ces deux graffites géographiquement et chronologiquement éloignés.

Cette absence presque complète de noms gaulois dans le corpus des graffites d'Olbia²² peut s'interpréter, nous semble-t-il, de trois façons :

- Si des Gaulois sont venus habiter à Olbia, ils n'ont pas écrit leurs noms sur leurs céramiques. La chose ne serait pas étonnante, venant d'individus peu familiers de l'écriture, même si les marques de propriété en gallo-grec apparaissent sur les sites indigènes du Midi à partir du II^e s. av. J.-C.

- Il est aussi possible que des Gaulois aient habité Olbia, mais qu'ils aient pris des noms grecs : on a peu d'indices d'un tel phénomène, si ce n'est, à L'Acapte, quelques cas d'individus portant un nom grec, avec un patronyme celte, ou vice-versa²³. On trouve ainsi, par exemple, un Εὐμηλος, au nom bien grec, fils de

Σεγυννος, qui porte vraisemblablement un nom celte²⁴. Σεγυννος a-t-il choisi de donner un nom grec à son fils ? Ce dernier portait-il au départ un nom celte, puis aurait-il choisi de prendre un nom grec, par exemple à un moment où il serait allé vivre à Olbia ? Il est impossible de se prononcer, et, en tout état de cause, si des Gaulois prennent (et écrivent) des noms grecs, il devient impossible pour nous de les distinguer, dans la documentation épigraphique, des Grecs « de souche » descendants des colons massaliètes.

- Enfin, on peut encore considérer que le site d'Olbia est demeuré, pendant toute la période hellénistique, peuplé par des individus grecs, descendants des premiers colons installés à la fin du IV^e s., ou par d'autres Marseillais venus habiter Olbia à des époques postérieures. Les contacts avec les populations gauloises avoisinantes auraient alors eu lieu sur un autre mode que celui de la cohabitation durable sur un même site.

En définitive, l'épigraphie olbienne, dans son état actuel, paraît confirmer que seuls les individus grecs, ou hellénisés, pratiquaient l'écriture à l'intérieur du site. L'impression qui se dégage est celle d'un site et d'une population qui ont conservé, jusqu'à l'époque augustéenne, des pratiques et une identité bien grecques. Mais là encore, la prudence est de mise, eu égard à la nature et au caractère fragmentaire et partiel des témoignages écrits retrouvés au cours des fouilles archéologiques.

Les graffites d'Olbia et les dédicaces du sanctuaire de L'Acapte

La découverte à L'Acapte (presqu'île de Giens), à partir de 1973, des dédicaces votives adressées à Aristée, a permis de connaître environ 225 anthroponymes des « fidèles » du dieu. Ce corpus de noms²⁵, en général complets, est essentiel pour notre connaissance de l'onomastique massaliète, mal connue par ailleurs ; il fournit quelques parallèles possibles, ainsi que des hypothèses de restitution, aux graffites d'Olbia²⁶.

Comme on l'a vu, les graffites olbiens, très abrégés, correspondent souvent à des racines très banales en grec, et ne permettent pas toujours d'affirmer à coup sûr que tel ou tel fidèle du sanctuaire venait bien de la cité d'Olbia, et non d'une autre cité grecque (ainsi

20 Le graffite olbien i 286, inconnu des deux auteurs, n'était-il est vrai que très brièvement mentionné dans Coupry 1970, p. 144.

21 Voir la n. 16.

22 Il faut signaler, pour être complet, le graffite atypique i 527, gravé sur fond de CAMP-B (support daté de 150-25 av. J.-C.), dont la lecture et la nature sont incertaines. Il pourrait s'agir d'une inscription en alphabet lépontien (où un nom, sans doute abrégé, pourrait alors avoir des consonances gauloises) ou bien latin. Ce bref graffite, qui fera l'objet d'une analyse plus détaillée, fait en tout cas figure d'exception à Olbia.

23 Coupry, Giffault 1984, p. 218, recensent cinq cas de figure de ce genre : à trois reprises le dédicant a un nom grec et un patronyme celte, à deux reprises c'est le cas inverse. Mais les identifications ethniques proposées doivent être considérées avec prudence, ainsi que les auteurs de l'article eux-mêmes y invitaient.

24 Cf. *IGF* 68-42.

25 Dans l'attente de la publication exhaustive des inscriptions du sanctuaire de L'Acapte, voir encore Coupry, Giffault 1982, et, plus récemment, les textes rassemblés dans *IGF*, p. 78-86.

26 On se reportera au tableau récapitulatif (voir l'Annexe) pour le détail des parallèles possibles.



Fig. 4. Graffite i 477, ΨΙΛ[-], sur CAMP-A6 (cliché Cl. Sarrazanas).

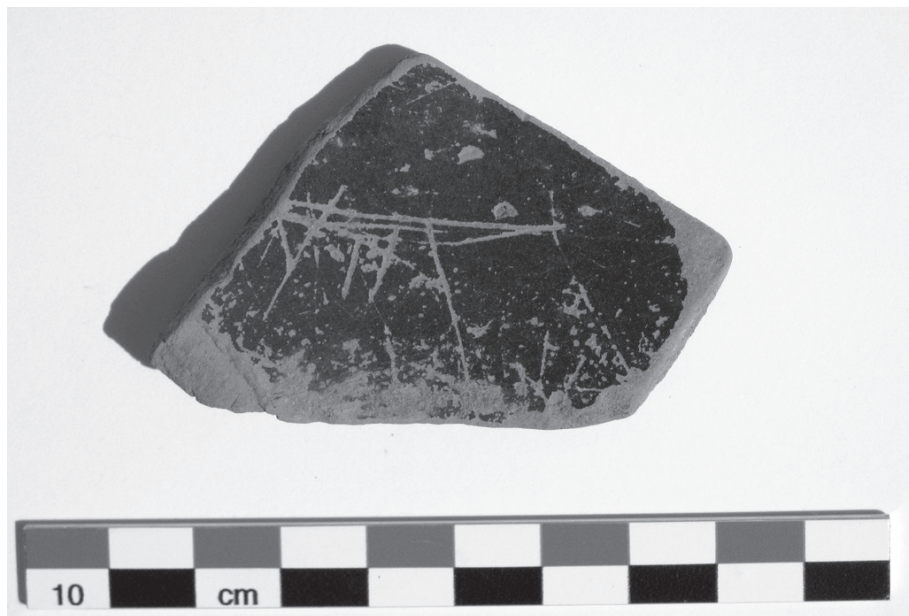


Fig. 5. Graffite i 524, [-]ΥΠΤ[-], sur CAMP-A (cliché Cl. Sarrazanas).

Ἀριστόδημος, fils de Dionnis, qui se donne dans sa dédicace l'ethnique « Μασσαλεύς », un cas cependant unique²⁷). Néanmoins, des parallèles possibles pour quelques noms particuliers (les nombreux ΟΥ[-] pour Οὐλῖς ; ACTY[-], pour lequel Ἀστύλη ou Ἀστύαναξ sont bien représentés au sanctuaire ; [-]XAPITO[-], peut-être bien à lire comme [Εὐ]χάριτο[ν], nom féminin attesté à l'Acapte ; et surtout Ἡρῦλος, mentionné dans la tablette de défixion olbienne, nom assez rare qu'on retrouve treize fois au sanctuaire), ainsi que l'absence quasi-générale de l'ethnique du dédicant, tendent à montrer que le gros des fidèles du sanctuaire d'Aristée était constitué des habitants même de la voisine Olbia. Il semble de toute façon naturel que ce petit sanctuaire sans structure bâtie, aux offrandes modestes, n'ait eu qu'une renommée locale et un rayonnement finalement limité à ses abords immédiats.

Les graffites olbiens dans le contexte du monde phocéén

Il n'est pas nécessaire de rappeler en détail les usages des Grecs en matière d'onomastique, généralement marqués par la perpétuation d'un même nom sur plusieurs générations, souvent transmis du grand-père au petit-fils, de l'oncle au neveu, ou encore du père au fils. Ce conservatisme onomastique permet de postuler *a priori* que les Olbiens ont conservé un stock de noms pour la plupart semblables à ceux de leurs ancêtres massaliètes et phocéens. Une comparaison entre les graffites olbiens et les noms attestés ailleurs dans le domaine phocéén permet donc, là encore, de fournir des parallèles.

Ainsi, le graffite ΚΛΕΑ (i 816) peut être lu comme un nom féminin complet Κλέα (attesté à l'Acapte). Mais une inscription de Palerme (*IG XIV*, 295) mentionne aussi un Marseillais du nom de Κλεαγόρας, et une lettre sur plomb de Lattes, récemment publiée par Michel Bats, implique un courtier, vraisemblablement massaliète, du nom de Κλεάναξ (Bats 2010a). Mais le nom peut encore faire écho, peut-être, à la nymphe Kléia/Kléa, qui pourrait avoir joui d'un culte particulier à Marseille²⁸.

Bien que les noms grecs commençant par Πολυ... soient fréquents, on ne trouve à l'Acapte aucun parallèle pour le graffite ΠΟΛΥ[-] (i 95) ; mais on connaît à Delphes un Éléate du nom de Πολύστρατος (cf. *SEG* 19, 400) ; ou encore à Louxor, au II^e s., un Marseillais, Poseidônax, qui a laissé un graffiti sur l'un des tombeaux de la vallée des rois, en mentionnant le nom de

son père, Πολύξενος (Baillet 1920-1926, n° 1936). Le graffite CΦΑ[-] (i 529, II^e-I^{er} s. av. J.-C. ; **fig. 3**), sans parallèle à l'Acapte, trouve une restitution assurée dans l'épithète d'un Marseillais, Σφαῖρος (« le rond ») fils de Platôn, retrouvée à Athènes (*IG II²* 9297), et datée des II^e-I^{er} s. av. J.-C.

Le graffite rare ΨΙΑ[-] (i 477 ; **fig. 4**) ne paraît pas à première vue trouver d'écho dans le monde phocéén : en effet, seuls deux parallèles sont attestés pour tout le monde grec, un Ψίλανχος au III^e av. J.-C. en Thessalie (cf. *SEG* 36, 548), et un Ψίλος à Thespiés au II^e s. av. J.-C. (Roesch 2007, n° 106). Mais on trouve encore le graffite ΨΙ[-] à Olbia (i 266), et surtout à Lattes (*DICOCER²*, n° 2907). Sur ce site languedocien, le graffite ne saurait transcrire un nom gaulois, puisque, comme le rappelle Michel Bats, « l'alphabet gallo-grec se distingue du grec par l'absence de signes inutiles et inutilisés, ζ, φ et ψ » (Bats 2004, p. 15). Le scribe était donc grec à coup sûr, vraisemblablement un courtier massaliète installé à Lattes comme devait l'être le Kléanax mentionné dans la lettre sur plomb. Vu le faible nombre de mots grecs débutant par ψι..., ces trois graffites constituent sans doute des noms formés sur l'adjectif ψίλος, « chauve, dégarni » : on a donc utilisé un sobriquet renvoyant à une caractéristique physique marquante pour former un anthroponyme. Si le procédé est tout à fait fréquent et bien connu, on notera que l'utilisation de la racine ψίλ- dans l'onomastique paraît être propre surtout aux Phocéens d'Occident.

Pour le graffite ΓΕΝ[-] (FB 1981, US 25-39 1, II^e-I^{er} s. av. J.-C.), il existe des restitutions possibles d'anthroponymes, comme Γενναῖος, Γεννάδης ou Γεννάδας, mais aucune attestation ne provient du domaine phocéén. Dans le domaine ionien, seul un Γεννάδης est connu à Éphèse, à l'époque impériale (cf. *SEG* 55, 1224). Cependant, l'épiclese divine γενέθλιος est peut-être à lire sur un graffite de Marseille²⁹, ce qui pourrait expliquer que Γενέθλιος (nom lui aussi bien attesté en Grèce, mais plutôt à l'époque romaine impériale tardive) se retrouve à Olbia comme anthroponyme. Ou bien peut-être faut-il considérer un autre nom théophore, faisant allusion au culte des déesses Gennaïdes de Phocée, documentées par Pausanias (I, 1, 5) ?

Un cas plus particulier est peut-être celui du graffite [-]ΥΠΙ[-] (i 724 ; I^{er} s. av. J.-C. ; **fig. 5**). Peu de noms, en effet, comportent cette suite de lettres. Il faut d'emblée remarquer, sur le graffite, la longueur des hastes horizontales qui se poursuivaient au-delà de la cassure du tesson à gauche, et qui semblent bien provenir d'une lettre qui précédait l'Υ. Parmi les anthroponymes grecs

27 Cf. *IGF* 68-3.

28 Cf. Hermary, Tréziny 2000, p. 150-153.

29 Cf. le graffite Bourse E214/06/01, publié et commenté dans Hermary, Tréziny 2000, p. 149-153.

attestés par le *LGN*, quatre lettres seulement peuvent précéder la suite ...υππ... : E, Γ, Λ, et P. Seuls epsilon ou gamma possèdent une haste horizontale qui pourrait se poursuivre à droite, au-dessus des lettres suivantes.

Ce constat écarterait ainsi une restitution en [E]υππ[όλεμ]... (14 attestations dans le *LGN*, mais aucun parallèle dans le domaine phocéén). Un nom en [E]ύππ... est possible, mais peu probable : les attestations en sont peu nombreuses (six occurrences seulement), et aucune ne provient d'une cité de l'aire ionienne. La restitution [Γ]υππ... semble donc à retenir de préférence.

Dans le monde grec, les noms les plus répandus qui comportent cette suite de lettres sont ceux en Αιγύππ... (42 attestations) : il s'agit de noms relativement communs à l'époque hellénistique, et présents en Ionie dès l'époque classique. Une autre hypothèse paraît toutefois envisageable pour ce graffiti retrouvé en territoire massaliète.

Dans l'horizon des cités phocéennes, c'est le récit de la fondation de Marseille qui fournit un parallèle possible. En effet, aucun nom connu du domaine massaliète ne présente la suite de lettres ...υππ..., si ce n'est la célèbre Gyptis, princesse gauloise qui, selon la légende de la fondation de Marseille, épousa le Phocéén Prôtis, le fondateur de Marseille (voir Justin, *Abrégé des Philippiques*, XIII, 3). Gyptis est sans doute la version hellénisée du véritable nom gaulois de la princesse, peut-être plus proche du nom Petta, transmis par un texte d'Aristote, malheureusement peu clair et peut-être corrompu (où Aristote fait de Petta/Gyptis la mère, et non l'épouse, de Prôtis ; Aristote, frg. 549 Rose = Athénée, *Deipnosophistes*, XIII, 576a)³⁰. Le caractère légendaire ou semi-légendaire de cette princesse n'empêche pas, nous semble-t-il, la possibilité que, cinq siècles environ après la fondation de Marseille, les habitants des cités massaliètes aient perpétué le souvenir de son nom en le donnant à leurs enfants. Il s'agit certes d'un nom gaulois à l'origine, mais le rôle essentiel de la princesse dans la légende massaliète, ainsi que la visible hellénisation de son nom (ce dont témoigne le texte de Justin, qui reprend Trogue-Pompée), font de Gyptis un personnage pleinement intégré à l'histoire et à la culture massaliète. À la basse époque hellénistique, la geste de Prôtis était, à n'en pas douter, bien établie et répandue, et les habitants des cités massaliètes en avaient fait depuis longtemps le fonds de leur histoire « nationale ». Cela est d'autant plus vraisemblable que, au témoignage d'Aristote, le *genos* des Prôtiades (qui se voulaient les descendants de Prôtis) était encore influent à Marseille à la fin du IV^e s. Les Prôtiades ont sans doute favorisé la large diffusion du mythe de la fondation de la cité par leurs ancêtres.

30 Sur les versions de la légende, voir Pralon 1992, p. 52-53, n. 6 et 11, et plus récemment Raviola 2000.

Est-on fondé à lire ce graffiti comme l'abréviation de Γύπτις ou d'un nom qui en dériverait ? L'hypothèse est quelque peu aventureuse, mais séduisante. Si elle devait être avérée, elle fournirait un témoignage précieux de la pénétration de la légende et de l'identité proprement massaliète, y compris dans les possessions coloniales qui dépendaient de la métropole.

Conclusions

Les graffiti de propriété d'époque hellénistique retrouvés à Olbia, malgré leur caractère très souvent fragmentaire, constituent un témoignage du caractère hellénique que paraît bien avoir conservé cette forteresse massaliète installée en pays celte. Il est clair que les habitants d'Olbia étaient alphabétisés³¹ et utilisaient l'écriture pour des usages quotidiens³², dont ne subsistent, malheureusement, que les témoignages laissés sur des matériaux non périssables.

Ces modestes fragments d'écriture permettent toutefois de compléter nos connaissances en matière d'onomastique, notamment grâce aux marques de propriété sur céramique. Bien sûr, on remarquera certains faits banals et attendus dans ce domaine, comme la grande fréquence des noms théophores, un phénomène commun à l'ensemble du monde grec. On regrettera également qu'en l'état actuel, les graffiti retrouvés à Olbia de Provence ne permettent pas de confirmer certains traits marquants de l'onomastique phocéenne (ainsi, par exemple, l'usage fréquent de noms de fleuves d'Asie Mineure dans la formation des noms propres, phénomène que Louis Robert avait particulièrement mis en évidence³³).

Mais ces documents laissent entrevoir, toutefois, la possibilité de dégager quelques conclusions : certains noms sembleraient propres surtout, ou avant tout, aux cités phocéennes, comme Οὔ[λις], Ἡρῦλος, Βαλ[...], ou peut-être, si l'on songe aux cultes propres à ces mêmes cités, Κλέα et Γεν[...]. ? Peut-être même pourrait-on déceler une identité plus particulièrement massaliète, avec [Γ]ύπτις. On remarquera aussi, à deux reprises au moins, l'usage de sobriquets, fondés sur des caractères physiques, utilisés comme anthroponymes, un phénomène parfaitement banal là encore. Toutefois, à côté du fréquent Σφαῖρος, la formation de noms en Ψιλ[...] semble plutôt particulière aux Olbiens.

31 Ce que montrent aussi plusieurs exercices d'écriture retrouvés à Olbia, pour la plupart encore inédits.

32 Comme le montrent les lettres sur *ostrakon* retrouvées à Olbia (Coupry 1970, p. 145).

33 Cf. Robert 1968, surtout p. 206-213.

Ces quelques conclusions sont bien entendu avancées avec prudence, dans l'espoir que de nouveaux documents viendront encore permettre d'approfondir nos connaissances en ce domaine. Le corpus onomastique des cités phocéennes d'Occident s'accroît d'ailleurs chaque année, grâce aux découvertes régulières d'inscriptions attestant de nouveaux anthroponymes, aussi bien en Espagne, en France, qu'en Italie. Une publication établissant un catalogue onomastique des cités phocéennes, en rassemblant les données présentées dans des travaux souvent dispersés (et absentes des grands *corpus*), s'avèrerait sans doute bienvenue pour faciliter le travail des chercheurs qui s'intéressent à ces questions³⁴.

Bibliographie

- Baillet 1920-1926** : BAILLET (J.) – *Inscriptions grecques et latines des rois ou syringes à Thèbes*. Le Caire, I.F.A.O., 1920-1926.
- Bats 2003** : BATS (M.) – Les Gaulois et l'écriture aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. *RAO*, Suppl. 10, 2003, p. 369-380.
- Bats 2004** : BATS (M.) – Grec et gallo-grec. Les graffites sur céramique aux sources de l'écriture en Gaule méridionale (II^e-I^{er} s. av. J.-C.). *Gallia*, 61, 2004, p. 7-20.
- Bats 2010a** : BATS (M.) – Une lettre sur plomb à Lattes. *Lattara*, 21, 2010, p. 749-756.
- Bats 2010b** : BATS (M.) – Les dédicants gaulois du sanctuaire d'Aristée de la chôra d'Olbia de Provence (Hyères, Var) connaissaient-ils le gallo-grec ? *Studia Celtica Classica et Romana Nicolae Szabó septuagesimo dedicata*. Budapest, 2010, p. 51-54.
- Bats 2011** : BATS (M.) – Emmêlements de langues et de systèmes graphiques en Gaule méridionale (VI^e – I^{er} siècle av. J.-C.). In : Lujan Martinez (E. R.), Ruiz-Darasse (C.) éd., *Contacts linguistiques dans l'Occident méditerranéen antique*. Madrid, Collection de la Casa de Velazquez 126, 2011, p. 197-226.
- Bats, Giffault 1997** : BATS (M.), GIFFAULT (M.) – Une tablette d'envoûtement en plomb à Olbia de Provence. *REA*, 99, 1997, p. 459-462.
- CAG 13/3** : ROTHÉ (M.-P.), TRÉZINY (H.) DIR. – *Carte archéologique de la Gaule. Marseille et ses alentours, 13/3*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005.
- Clerc 1927-1929** : CLERC (M.) – *Massalia, histoire de Marseille dans l'antiquité des origines à la fin de l'Empire d'Occident (476 ap. J.-C.)*. Marseille, éd. A. Tacussel, 2 vol., 1927 et 1929.
- Coupry 1970** : COUPRY (J.) – Apports d'Olbia de Provence à l'épigraphie grecque d'Occident. In : *Acta of the Fifth Epigraphic Congress*. Cambridge, 1967 [1970], p. 141-147.
- Coupry 1992** : COUPRY (J.) – Catalogue chronologique, par générations, dans leur existence mythique, des dieux et héros helléniques à Marseille et dans les horizons massaliètes. In : Bats (M.), Bertucchi (G.), Congès (G.), Tréziny (H.) éd., *Marseille grecque et la Gaule*. Lattes, ADAM, et Aix-en-Provence, Université de Provence, 1992, p. 155-160 (*Ét. Massa*. 3).
- Coupry, Giffault 1982** : COUPRY (J.), GIFFAULT (M.) – La clientèle d'un sanctuaire d'Aristée aux îles d'Hyères (I^{er} siècle av. J.-C.). *Actes du colloque de décembre 1981 sur « Vélie et les Phocéens : un bilan dix ans après »*, *PP*, 204-207, 1982 [1983], p. 350-360.
- Coupry, Giffault 1984** : COUPRY (J.), GIFFAULT (M.) – Onomastique non hellénique dans l'anthroponymie olbienne et massaliète, en Ligurie marseillaise, à la fin de l'époque hellénistique, d'après les ex-voto du sanctuaire d'Aristée à L'Acapte. In : Walter (H.) éd., *Hommages à Lucien Lerat*. Paris, 1984, p. 209-219.
- del Barrio Vega 2007** : DEL BARRIO VEGA (M.) – Η ΔΙΑΛΕΚΤΟΣ ΤΗΣ ΦΩΚΑΙΑΣ ΥΠΟ ΤΟ ΦΩΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΔΥΤΙΚΗΣ ΕΠΙΓΡΑΦΙΚΗΣ. In : Hatzopoulos (B.) dir., *ΦΩΝΗΣ ΧΑΡΑΚΤΗΡ ΕΘΝΙΚΟΣ*, Actes du Ve congrès international de dialectologie grecque (Athènes 28-30 septembre 2006). Athènes, 2007, p. 9-27.
- DICOCER** : PY (M.) dir. – *DICOCER* : Dictionnaire des céramiques antiques en Méditerranée nord-occidentale : VII^{ème} s. av. n. è. – VII^{ème} s. ap. n. è., Provence, Languedoc, Ampurdan. Lattes, 1993 (*Lattara*, 6).
- DICOCER²** : PY (M.) dir. – *DICOCER²* : Corpus des céramiques de l'âge du Fer à Lattes (fouilles 1963-1999), Lattes, 2001, 2 vol. (*Lattara*, 14).
- Dubosse 2007** : DUBOSSE (C.) – *Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault). Les céramiques grecques et de type grec dans leurs contextes (VI^e-IV^e s. av. n. è.)*. Lattes, 2007.
- FD III 4** : *Fouilles de Delphes III. Épigraphie. Fascicule 4, Inscriptions de la terrasse du temple et la région Nord du sanctuaire*. Athènes et Paris, École française d'Athènes, 1970-1976.
- Hermery, Tréziny 2000** : HERMARY (A.), TRÉZINY (H.) – Les cultes massaliètes : documentation épigraphique et onomastique. In : Hermery (A.), Tréziny (H.) éd., *Les cultes des cités phocéennes*, Actes du colloque international organisé par le centre Camille-Jullian (Aix-en-Provence/Marseille, 1999), (Trav. du Centre C.-Jullian), Aix-en-Provence, 2000, 202 p. (*Ét. Massa*. 6).
- IGF** : DECOURT (J.-C.) – *Inscriptions Grecques de la France (IGF)*. Lyon, Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 38, 2004.
- Johnston 1979** : JOHNSTON (A. W.) – *Trademarks on Greek vases*. Warminster, 1979.
- Johnston 2006** : JOHNSTON (A. W.) – *Trademarks on Greek vases. Addenda*. Oxford, 2006.
- Lang 1976** : LANG (M.) – *Graffiti and Dipinti*. Princeton, The American School of Classical Studies, 1976 (*The Athenian Agora XXI*).
- LGPN VA** : CORSTEN (T.) éd. – *A Lexicon of Greek Personal Names, V A. Coastal Asia Minor: from Pontos to Ionia*. Oxford, 2010.
- Masson 1988** : MASSON (O.) – Le culte ionien d'Apollon Oulios, d'après des données onomastiques nouvelles. *Journal des Savants*, 1988, p. 173-183.
- Morel 2000a** : MOREL (J.-P.) – Observations sur les cultes de Velia. In : Hermery (A.), Tréziny (H.) éd., *Les cultes des cités phocéennes*. Aix-en-Provence, Édisud et Centre Camille Jullian, 2000, p. 33-49. (*Ét. Massa*. 6).
- Morel 2000b** : MOREL (J.-P.) – « Oulis », de Velia à Olbia de Provence et à Marseille. In : Berlingo (I.) et alii, éd. – *Damarato. Scritti in onore di Paola Pelagatti*. Milan, 2000, p. 336-340.
- Morel 2005** : MOREL (J.-P.) – « Oulis » à Velia : l'hypothèse phocéenne. In : Breglia Pulci Doria (L.), Lupi (M.) éd., *Da Elea a Samo : filosofi e politici di fronte all'impero ateniese. Atti del convegno di studi Santa Maria Capua Vetere, 4-5 giugno 2003*. Naples, 2005, p. 31-47.
- Pralon 1992** : PRALON (D.) – La légende de la fondation de Marseille. In : Bats (M.), Bertucchi (G.), Congès (G.), Tréziny (H.) éd., *Marseille grecque et la Gaule*. Lattes, ADAM, et Aix-en-Provence, Université de Provence, 1992, p. 51-56 (*Ét. Massa*. 3).
- Raviola 2000** : RAVIOLA (F.) – La tradizione letteraria sulla fondazione di Massalia. *Hesperia 10. Studi sulla greca di Occidente*, 2000, p. 57-97.
- Roesch 2007** : ROESCH (P.) – *Les inscriptions de Thespies*, édition électronique mise en forme par Argoud (G.), Schachter (A.) et Vottéro (G.), Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2007.
- Robert 1968** : ROBERT (L.) – Noms de personnes et civilisation grecque. *Journal des Savants*, 1968, p. 197-213.
- Ruiz Darasse 2010** : RUIZ DARASSE (C.) – Les Ibères en Languedoc : l'onomastique celtique d'Ensérune en écriture paléohispanique. *Palaeohispanica*, 10, 2010, p. 335-354.

34 Ce travail est actuellement en cours de préparation par nos soins, en collaboration avec Henri Tréziny.

Annexe

Tableau récapitulatif des anthroponymes d'Olbia étudiés

Lecture du nom complet ou du graffiti	Numéro d'inventaire ou référence bibliographique	Support	Datation	Interprétation	Parallèles dans le domaine phocéen
Ἀριστίων	Bats, Giffault 1997	Feuille de plomb (<i>defixio</i>)	II ^e -I ^{er} s. av. J.-C.		Aucun
ACTY[-]	i 254	CAMP-A	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C.		6 <i>Astylè</i> , 2 <i>Astyanax</i> et 1 <i>Astydikè</i> à l'Acapte ; 1 <i>Astykritè</i> à Marseille
BAΛ[-]	i 286	Lampe de CAMP-A	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C.	Nom ionien en <i>Bal...</i> , plutôt qu'un nom ibère ou gaulois (?)	Un graffiti BAΛ[-] à Ensérune (375-350 av. J.-C.)
ΓΕΝ[-]	FB 1981, US 25-39 1	CAMP-B	150 – 25 av. J.-C.		Écho possible aux déesses Gennaïdes de Phocée (?)
ΔΗΜ[-]	i 45	CAMP-A	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C.		18 <i>Démétrios</i> , 2 <i>Démô</i> , 1 <i>Démètriè</i> à l'Acapte ; <i>Démôn</i> à Marseille, Emporion et Velia.
ΔΙΟΓΕΝ[-]	OLB 03, US 61138	CAMP-A class.	II ^e s. av. J.-C.		Aucun
ΔΙΟΝΥ[-]	i 609	CAMP-B 5	150 – 25 av. J.-C.		27 <i>Dionysios</i> et 1 <i>Dionysermos</i> à l'Acapte
Διονύσιος (2 ex.)	Bats, Giffault 1997	Feuille de plomb (<i>defixio</i>)	II ^e - I ^{er} s. av. J.-C.		27 <i>Dionysios</i> à l'Acapte
Εὐτύχης ou Εὐτύχη	i 451	<i>Ostrakon</i> de CAMP-A 31a	II ^e s. av. J.-C.		1 [<i>E</i>]utyches dans une inscription latine de Marseille (?), <i>CIL</i> XII, 489 ; 1 <i>Eutykhos</i> à l'Acapte
ΗΡΑ[-]	i 88	CAMP-A	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C.		Nom théophore en <i>Héra...</i> plutôt qu'une dédicace à Héra ou Héraklès. 1 <i>Hé[r]aklitos</i> à l'Acapte
Ἡρύλος	Bats, Giffault 1997	Feuille de plomb (<i>defixio</i>)	II ^e - I ^{er} s. av. J.-C.		8 <i>Hérylos</i> à l'Acapte

Καλλίστρατος	idem	idem	idem		Aucun
ΚΛΕΑ	i 816	CL-MAS	IV ^e -I ^{er} s. av. J.-C.	Nom féminin complet <i>Kléa</i> ou abréviation d'un nom en <i>Kléa</i> ...	1 <i>Kléa</i> , 1 <i>Kléas</i> à l'Acapte ; <i>Kléagoras</i> , Marseillais ; <i>Kléanax</i> à Lattes
Μνησινότη (?)	i 115	CAMP-A tard	125 – 25 av. J.-C.	Lecture incertaine	Aucun
ΝΙΚΩΝΟ[Σ]	i 85	CAMP-A 5/7 tard	125 – 25 av. J.-C.		3 <i>Nikôn</i> à l'Acapte
ΟΥ[-] (5 ex.)				Abréviation des noms grecs <i>Oulis</i> ou <i>Ouliadès</i> , plutôt que de noms gaulois	10 <i>Oulis</i> , 2 <i>Oula</i> à l'Acapte ; <i>Oulis</i> et <i>Ouliadès</i> à Marseille et Vélie
ΠΟΛΥ[-]	i 95	CL-RO-P A1 Bats	Deuxième moitié du I ^{er} s. av. J.-C.		<i>Polystratos</i> , Eléate ; <i>Polyxenos</i> , Marseillais
Ποσιδων[...]	Bats, Giffault 1997	Feuille de plomb (<i>defixio</i>)	II ^e -I ^{er} s. av. J.-C.	Restitution Ποσιδών[αξ] ou Ποσιδών[ιος]	<i>Pos(e)idônax</i> à l'Acapte et à Marseille ; <i>Posidônas</i> à Emporion
ΠΥΘ[-]	i 723	CAMP-A tard.	125 – 25 av. J.-C.		<i>Pythagoras</i> à Marseille et Emporion ; <i>Pythias</i> à Marseille ; <i>Pythis</i> et <i>Pytha</i> à l'Acapte ; <i>Pythermos</i> , Phocéén
ΘΘ[-]	i 472	CAMP-A	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C.	Nom en <i>Sthén</i> ...	Aucun
ΣΤΡ[-] (3 ex.)	i 458 i 625 i 868	CAMP-A CAMP-A 5 tard. CAMP-A tard.	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C. 175 – 50 av. J.-C. 125 – 25 av. J.-C.	Nom en <i>Strato</i> ...	Aucun
ΣΦΑ[-]	i 529	CAMP-B 1	150 – 25 av. J.-C.		<i>Sphairos</i> , Marseillais (IG II ² 9297)
[...]ΥΠΤ[-]	i 724	CAMP-A tard.	125 – 25 av. J.-C.	Restitution en [Γ]υπτ..., plutôt qu'en [Ε]υπτ...	<i>Gyptis</i> (?), princesse gauloise
ΦΙΛ[-]	i 789	CAMP-A class.	180 – 100 av. J.-C.		9 parallèles différents à l'Acapte
[...?]ΧΑΡΙΤΟ[-]	OLB 2011, US 46017	CAMP-A	III ^e -I ^{er} s. av. J.-C.		1 <i>Eukhariton</i> à l'Acapte
ΨΙ[-]	i 266	CAMP-B 5	150 – 25 av. J.-C.		Un graffite ΨΙ[-] à Lattes
ΨΙΑ[-]	i 477	CAMP-A 6	150 – 25 av. J.-C.		Un graffite ΨΙ[-] à Lattes